

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 99 (1954)
Heft: 8

Artikel: Le général Henry Bouguet de Rolle 1719-1765 [fin]
Autor: Russillon, Marguerite
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342602>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'avec réserve et modération. En ce qui concerne la législation future, il estime qu'en principe la peine de mort ne doit être prévue que pour l'état de guerre. Il se peut cependant que son application puisse s'imposer déjà en temps de service actif, mais comme il est difficile de prévoir les circonstances spéciales qui pourront motiver alors cette rigueur de la justice, il est préférable de ne pas mentionner cette éventualité dans le CPM, mais de laisser le Conseil fédéral en décider par voie d'ordonnance. Seulement cette ordonnance devrait être préparée déjà en temps de paix pour pouvoir être mise en vigueur dès la mobilisation de l'armée pour le service actif.

L'auteur a eu à sa disposition une documentation importante et il a bénéficié de l'aide de criminalistes distingués, de M. H.-F. Pfenninger, professeur à l'Université de Zurich, du colonel brigadier Eugster, auditeur en chef pendant le service actif et du lieutenant-colonel Matti, grand juge au Tribunal de division 6. Son ouvrage mérite d'être connu des militaires de tous grades.

D^r E. STEINER

Le général Henry Bouquet

de Rolle 1719-1765.

(Suite et fin)

LA RÉVOLTE

PONTIAC est l'âme de la conspiration. Ami de Montcalm, il reste, après la mort de celui-ci, l'ami des Français dont le caractère aimable lui plaît mieux que la réserve anglaise. Pontiac rassemble des troupes, des armes, des munitions. Personne ne se doute de ces menées, sinon Ecuyer qui fut le premier à donner l'alarme.

Une ruse de guerre permet à une horde d'Indiens d'envahir Fort Pitt. Tous les forts tombent les uns après les autres, Ecuyer est seul et sans nouvelles. Le pays est submergé par environ 56 000 Peaux-Rouges. Partout les fugitifs encombrant routes et fourrés. Le carnage est affreux : c'est le scalp, la captivité, la mort — que l'on tâche d'écarter par des mariages mixtes.

La guerre est déclarée le 30 mai 1763. Bouquet est nommé *commandant en chef* de toutes les troupes qui doivent garder la route Forbes. Il n'a sous ses ordres que des soldats malades ou mécontents. On lui refuse des secours, sauf 700 hommes envoyés pour deux mois par la Pensylvanie. Partout règnent les atrocités, les meurtres, chez les civils et les militaires.

Bouquet s'établit à *Carlisle*. Il lui faut reconquérir la route comme en 1758, avec une armée misérable, composée d'affamés et de malades. Mais Bouquet reste l'espoir de tous. Son courage invincible, sa bonne humeur souriante, sa discipline pleine d'humanité ne l'abandonnent pas au milieu des pires déceptions, dans la plus cruelle adversité.

Fort Bedford n'a que onze soldats et 36 colons formés en troupes. Avec les familles de réfugiés on finit par aligner 155 hommes !

Fort Ligonier se défend tant bien que mal : nul ne peut entrer ni sortir.

Pittsburg sera le Verdun de l'Ouest. S'il tombe, c'est la perte de Détroit, de la Route, d'Ecuyer, de Bouquet, d'Amherst. Ecuyer, qui défend le fort, est entouré de hordes indiennes, n'a pas de provisions sauf un peu de maïs pour les femmes et les enfants, et pour comble, la petite vérole fait son apparition. On doit construire une ambulance, se tenir en alerte jour et nuit.

Le 28 juillet se produit une grosse attaque. Les flèches enflammées tombent sur les palissades de bois. Pendant 5 jours et 5 nuits c'est une résistance héroïque, où les soldats sans nourriture tirent comme des automates. Ecuyer est blessé à la jambe. Sans lui, le fort serait tombé. Et puis, subitement

les Indiens s'évaporent. Il se fait un grand silence. Il pense que l'enfer s'est déchaîné ailleurs. Il a raison.

La journée de Bushy-Run (5-6 août 1763). De Carlisle s'ébranle l'armée de Bouquet : 500 hommes sur 1000 capables de se battre, armée hétéroclite, formée des débris de trois régiments d'un long train de chars à bœufs traînés par 300 chevaux, contenant malades, vivres et munitions et conduits par des valets civils.

Bouquet relève la confiance, ses soldats se feraient hacher pour lui en dépit déjà des ruines et des décombres, tristes présages. Pontiac a tout détruit, la nature a recouvert tous les chemins, les ponts ont disparu, tout est devenu marécage et la chaleur est torride.

24 hommes forment l'avant-garde aux troupes du génie qui lentement frayent la route et bâtissent les ponts. Vient ensuite le gros de la troupe très clairsemé, chars, chevaux, bétail.

Aucun Peau-Rouge en vue ; mais des milliers d'yeux sont braqués à l'affût dans les buissons. Par-ci, par-là un homme tombe, des patrouilles disparaissent et l'on retrouve leurs scalps ou leurs cadavres.

Une halte à *Fort Bedford*, atteint à grand-peine. Le commandant OURRY est pessimiste. Bouquet lui avoue avoir laissé son testament à Carlisle. 30 colons s'ajoutent à la troupe, mais des flèches volent de toutes parts et l'on rencontre par terre des tomahawks ensanglantés, mauvais présages.

La vie de Bouquet fut alors miraculeusement épargnée, par la reconnaissance d'un chef indien à qui autrefois il avait sauvé la vie.

A *Fort Ligonier* on est sans nouvelles de Fort-Pitt, Bouquet presse le départ et pressent les pires dangers. Il laisse en arrière ses provisions, n'emporte que le strict nécessaire. Il ordonne des marches forcées pendant deux jours et une nuit. Son plan était *Turtle-Creek*, dernière gorge des Alleghanys avant la plaine de *Monongahela*, mais il est déjoué.

Le 5 août est une journée torride, l'avance est pénible, les hommes sont altérés et à bout de forces. BIERLI, un Bernois,

est en tête, il faut arriver le soir à Turtle-Creek. Toujours rien en vue, mais à 11 h. 30... des cris perçants dissimulent une attaque. Bouquet prend sa troupe en mains : c'est une guérilla de vie ou de mort. Le désordre est à son comble, les chevaux s'emportent. Enfin Bouquet réussit à faire front et à rassembler ses hommes déchaînés sur une hauteur appelée *Edge-Hill*, où, derrière une ligne de défense, il improvise un bivouac pour passer la nuit. Les Indiens sont sûrs de vaincre. Ils poussent des hurlements et Bouquet les laisse attaquer. Il est plein de courage et, à sa vue, ses soldats font face à 2200 Peaux-Rouges appartenant à neuf tribus. — La nuit tombe. Nuit terrible d'angoisse. On happe une bouchée de-ci de-là, la tente de Bouquet est dressée derrière un tonneau de poudre et toute la nuit il écrira, éclairé par des bougies, son rapport pour Amherst.

Le combat reprend au matin. Les Indiens tirent mal, mais l'uniforme de B. leur sert de cible, et on le persuade de passer dessus une veste de cuir, — incident que plus tard il racontait en riant. Un combat défensif s'engage : les Indiens paraissent insensibles à la soif, mais le nombre des Anglais ne cesse de diminuer. Les Indiens crient à la victoire, tandis que les chevaux assoiffés prennent le mors aux dents et s'échappent, sans les hommes, heureusement restés au camp de base.

Voyant l'impossibilité de saisir l'ennemi, mobile comme du vif-argent, Bouquet conçoit une idée géniale et recourt à une ruse de guerre. Il étale son front et, sous la pluie des balles, les Indiens, poursuivis à la baïonnette, sans répit et pendant des heures, perdent beaucoup des leurs. Un de leurs chefs succombe et le découragement les envahit. Dans un nouveau combat, ils tombent en masse, tandis que les officiers CAMPBELL et BASSET sont enthousiasmés par le succès de cette manœuvre.

Dès lors, la voie est libre. On transporte les blessés sur des civières fabriquées en hâte. Quatre compagnies investissent la colline. Les chevaux faisant défaut, on détruit la farine. Une nouvelle tentative indienne échoue.

Mais il n'y a pas moyen de se reposer. Il faut gagner Turtle-Creek où l'on établira un campement dans la prairie, au milieu de la clairière. Là, un messenger d'Ecuyer annonce que Fort-Pitt tient toujours.

Deux jours plus tard, l'armée arrive à Pittsburg. Le spectacle est poignant. Tambours et cornemuses prennent la tête du cortège, suivis par les drapeaux du Royal-American et des Highlanders et, derrière les palissades cent femmes, cent enfants et 300 hommes agenouillés les attendent muets de joie.

La foule entonne un cantique. La musique se tait, la troupe en loques défile, les officiers en silence autour de 40 blessés ensanglantés, et d'autres marchant clopin-clopant, avec des blessures à la tête ou aux bras. Les colons se découvrent, les soldats présentent les armes et tous en larmes reprennent le chant du choral.

Roulements de tambours. On laisse éclater sa joie. On s'embrasse. Bouquet et Ecuyer se tenaient par le bras, mais ils sont épuisés de fatigue. Suivent deux jours de joie, Bouquet fait chercher les provisions restées à Ligonier et s'installe à Fort-Pitt.

Ainsi finit cette bataille de Bushy-Run, d'une incalculable portée pour les futurs événements. La route de l'ouest est enfin ouverte, la conquête de l'Ohio certaine, et les Alleghanys ne coupaient plus le pays en deux. Plus tard des milliers de colons pourront s'établir à l'ouest de l'Ohio et du Mississipi.

Bushy-Run est aussi la dernière bataille ouverte et honnête entre Blancs et Peaux-Rouges sur un vrai champ de bataille. Il y eut ensuite bien des échauffourées, des coups de main sournois, des vengeances et même des massacres, mais les Indiens sont forcés de se retirer, de déloger les canots de leurs cachettes. Ils enlèvent la peinture de leurs visages. Quelques-uns vont se joindre à PONTIAC qui assiège toujours Détroit, d'autres à CASTOR, dont l'amitié avait été favorable à Bouquet.

Malheureusement Amherst refuse des troupes à Bouquet, qui n'a pas envie de passer l'hiver à Fort-Pitt. Ecuyer, guéri, quitte le fort, mais sa conduite brutale cause une révolte parmi ses hommes, qui le lâchent et arrivent en bon ordre à Carlisle. Ecuyer, battu par ses propres officiers, disparaît alors. Ce vaillant fils du Jura ne fait plus entendre parler de lui ; on ne reverra son nom que pendant la guerre d'Indépendance, porté probablement par un fils.

AMHERST disparaît aussi et deviendra toutefois Maréchal de l'Empire britannique.

Enfin PONTIAC, abandonné de tous, ira demander un armistice. GLADWIN, qui commande à Détroit, se garde de laisser percer, sa joie, car il se sait perdu et incapable de recevoir de l'aide. Il tarde à répondre, mais n'a pas la force de se venger. Les deux chefs sont épuisés. Dans une lettre digne et fière, Pontiac demande la paix.

Il ordonne d'enterrer la hache de guerre et se retire fièrement, bâtissant de nouveaux projets de révolte qui n'aboutiront que 50 ans plus tard, quand il sera déjà dans la tombe.

Pittsburg est calme, mais la paix n'est pas sûre. Bouquet reçoit pour prix de ses peines une flatteuse lettre du Roi d'Angleterre qui le remercie et le félicite !!

L'ANNÉE HEUREUSE

Bouquet doit encore passer l'hiver à Fort-Pitt pour consolider les fortifications. Or, soldats et officiers ressentent cruellement la lassitude ; mais si les officiers supérieurs sont conscients de leur attachement moral à la Couronne, les hommes désertent ou se marient à des Indiennes. Bouquet se sent bien loin de ses amis Prévost et Haldimand. Il fait venir son neveu Jules Bouquet, âgé de 15 ans, fils de son oncle Louis, mais le jeune homme, se voyant frustré par Amherst du grade de lieutenant, il passe les lignes et fera souche en Amérique de toute une branche de la famille se disant originaire de Rolle. Mais

le chef ignore que son oncle Louis est rentré en Suisse et a pris la tête du régiment Stürler. Il reçoit de Rolle des lettres enthousiastes et caresse l'espoir d'y finir ses jours. Il refait par la neige et le froid la Route en sens contraire et gagne Philadelphie qu'il trouve changée. Il y fait la connaissance de Benjamin Franklin et voit le Canada rattaché à la Couronne. Il reçoit le commandement des troupes mais on lui refuse des hommes et de l'argent et il faut un grand malheur pour les lui faire obtenir. En effet, toute une école de l'ouest avec l'instituteur sont massacrés par les Peaux-Rouges. Bouquet reçoit enfin de quoi mener à bien l'expédition, et dit adieu à la Suisse !

Le 13 août 1764, une armée de 2000 hommes et 1600 bêtes s'ébranle de Carlisle : les colonies respirent !

Cette fois-ci, ce n'était plus un inconnu qui menait ses troupes à l'assaut, mais le commandant en chef des soldats de tout le centre-nord américain, formé de cinq provinces et qui jouissait de l'appui du gouvernement et de l'absolue confiance du commandement supérieur. Son nom est cité dans les gazettes à Londres, il est connu aux Indes, en Afrique, en Orient. Il joue le rôle de pacificateur, avance toujours dans les terres, visite les forts. *Pittsburg* est transformé. C'est une ruche bruisante. On élève des blockhaus, on crée des rues avec des magasins, des auberges, des cultures, et tout cela regorge de marmots, de bétail, de chiens. Le fort est en bon état, les peines de Bouquet ont porté leur fruit, mais il en reçoit peu de reconnaissance : on ne pense qu'à édifier une ville. C'est le début de la puissance de l'ouest américain.

Bouquet a 5000 soldats. Il veut en imposer aux Indiens et organise tous les jours des défilés, des revues de troupes, dûment amplifiés et colportés par ceux qui se cachent dans les buissons.

Enfin on apprend que Pontiac est lassé de la guérilla et reprend des pourparlers de paix avec le capitaine GRANT. Mais Bouquet ne se presse pas et garde les messagers comme otages, puis il se remet en mouvement et pendant deux jours fera faire à son armée la traversée de l'Ohio.

LA GRANDE PAIX

Pour la première fois dans l'Histoire, on voit une colonie s'enfoncer dans le cœur de l'Ouest en évitant les cours d'eau.

Une nouvelle route se construit, partant de Carlisle vers l'intérieur à travers tout le continent, non sans péripéties colportées par les Indiens. A chaque tronçon établi, l'armée fait un pas en avant : ce sont 2 compagnies du Royal-American, la cavalerie formée des colons, des détachements de tireurs de Virginie et de Pensylvanie suivis de Royal-Americans et de Highlanders tant redoutés des Indiens. Viennent les munitions, les chars, le bétail, 400 bœufs, chevaux de campement charges d'ustensiles et de matériaux de construction. Le défilé dure une heure et se termine par un fort détachement de milices du Maryland. Enfin des patrouilleurs avec chiens s'égaillent de chaque côté.

L'ordre de campement est le suivant :

- 1^o Service de sécurité (chirurgiens, médecins).
- 2^o Bûcherons et palefreniers.
- 3^o La tente du commandant en chef avec son lit de camp et ses cartes.
- 4^o Les cuisiniers, les géomètres et les cartographes.

Bouquet a pensé à tout. Des aumôniers accompagnent les troupes. Il y a des provisions et des boissons en abondance.

Le temps est favorable. C'est le début de l'automne 1764, ce que les Américains appellent « Indian Summer ».

L'avance est plus ou moins rapide, parfois de 20 milles, parfois de 2 milles et laisse derrière elle la nouvelle route, blessure dans le territoire inviolé des Peaux-Rouges. Leurs villages sont abandonnés : l'armée y met le feu. Mais Bouquet laisse subsister les grands villages, traversés d'une rivière et entourés de palissades, avec des souterrains où se réunit la famille indienne. Au milieu est une place ronde, centre des cérémonies, des palabres, des jeux et des danses — l'assemblée des guerriers, et, en temps de guerre, le bétail y sont rassemblés. Tout est laissé en état, car demain une route

passera par là. A proximité s'élève un fort, et peu à peu les Indiens pacifiques reprendront leur commerce de peaux et d'échanges.

La colonne continue sa marche : d'abord le long de l'Ohio, puis à travers le Savannah, le Muskingam. Le danger semble s'être écarté. Voici une prairie, véritable Eden, où il fait bon marcher. C'est le grand camp indien de *Tuscarowas* où jamais Blanc n'a pénétré. Bouquet y laisse la moitié de son armée et presque seul continue à s'enfoncer. Il fait la rencontre de six émissaires indiens qui l'invitent à une assemblée de chefs réunis pour discuter la paix.

Le commandant en chef fait halte à la limite des zones entre Blancs et Peaux-Rouges. De là s'étendra leur domaine réservé. Cette frontière a reculé en vingt ans de 700 km. vers l'ouest.

Bouquet a fait faire un grand feu, par égard pour les Indiens et leurs rites. Puis il s'assied, entouré des chefs, autour de la flamme.

Leurs discours durent de longues heures. Il faut beaucoup de patience pour les écouter. Enfin Bouquet se lève et annonce qu'il donnera sa réponse le lendemain. Puis il dicte ses conditions à une nouvelle assemblée revêtue d'uniformes et d'habits de gala. Les Indiens devront livrer tous leurs prisonniers, hommes, femmes, enfants de toutes races, Français et Anglais, et leur donner subsistance et vêtements pour la marche vers Fort-Pitt. Ensuite seulement on pourra parler de paix. Puis il se lève sans saluer, sans un signe.

Les Indiens atermoient. Bouquet avance encore pendant deux jours et arrive aux *Fourches de Muskingam sur l'Ohio*, endroit favorable pour en finir une fois pour toutes.

Alors les Indiens se soumettent et il y a des scènes déchirantes.

1764 : Le 12 novembre, à l'entrée de l'hiver, le pire ennemi, les pourparlers de paix s'établissent. CŒUR DE TORTUE, le vieil adversaire de Bouquet à Bushy-Run, persuade les autres chefs que Bouquet est un sincère ami de la paix.

C'est une véritable paix qui est signée aux Fourches de Muskingam car elle était basée sur des lois des deux côtés.

Malgré les préoccupations de Bouquet au sujet des mariages mixtes qui entraînaient des désordres, le retour à Pittsburg se fit dans la jubilation. La ville n'avait plus à craindre les attaques, ses arrières étant assurés. Désormais la ville de l'acier pouvait prendre son essor.

Bouquet, surmené, licencie les milices, secourt les libérés, les malades, les affamés. Le chef devient le père de ses soldats.

Il peut dès lors quitter Pittsburg, réconcilié.

En Angleterre et aux colonies il devient le *héros de l'Ohio*. Il ne demande rien que de retourner à la civilisation, de voir ses amis, des gens cultivés, des maisons de pierre et de coucher dans un lit avec de vrais édredons. Il pense à l'Europe, à la Suisse, et voudrait revoir ses amis de Hollande et d'Angleterre. Mais il lui faut régler des masses de problèmes qui font de lui un véritable homme d'Etat.

Par un terrible mois de janvier, il quitte Pittsburg pour Carlisle. On lui fait là un accueil délirant. Dans le discours qu'il prononce, on remarque ces paroles : « Utilisez la paix ! Rendez le pays heureux et prospère, pardonnez un tout petit peu à la Couronne, et ne criez pas trop après les impôts ! »

Les Chambres de Philadelphie, d'Annapolis, de Williamsburg lui votent une lettre de remerciement. On donne des fêtes en son honneur, il est considéré comme un fils du pays, New-York le réclame. — Toutefois la Virginie soulève la question d'argent. Bouquet, écœuré de tant d'ingratitude et voyant qu'on en veut à sa fortune personnelle, donne sa démission.

Ce serait la fin de sa carrière, si un incident imprévisible n'en avait décidé autrement.

Sa lettre de démission se croise en route avec un décret du Parlement de Londres faisant *du citoyen Bouquet de Berne un sujet de S. M. Britannique*, et une lettre royale le nomme *général de brigade et gouverneur de la Floride*.

Partout la joie éclate. Franklin devient son médiateur pour les affaires de Virginie.

Mais Bouquet est à bout de forces. Ses lettres se font rares. Son dernier portrait ne montre plus un homme florissant. Sa physionomie est hâve, amaigrie, décharnée. Seul le regard reste vif. Il renonce au projet de voyage en Europe, prend des dispositions au sujet de ses biens du Maryland, puis fait des séjours à New-York et à Philadelphie et prépare son voyage en Floride sur sa chaloupe personnelle.

LE DERNIER ACTE

Bouquet se sent fatigué du combat, de la victoire et de la gloire. Le 25 juin 1765 il fait son testament par-devant notaire et le confie en mains sûres.

Le bateau met à la voile le 2 juillet. Il se dirige vers Pensacola en Floride. Il fait escale à Charleston, revoit son ami Prévost, ils célèbrent l'événement ensemble et se disent adieu.

Pensacola est située au fond d'une baie superbe; elle fut bâtie autrefois par les Espagnols. Des Créoles l'habitent. Parfois elle subit d'affreuses tempêtes.

Or, le 23 août 1765, une chaloupe entre dans le port, les voiles flasques. Le pilote peut à peine tenir le gouvernail : tout le monde à bord est malade.

C'est le fléau de la fièvre jaune, qui n'épargne personne. Déjà plusieurs cadavres ont été lancés à la mer.

Ceux qui étaient partis de New-York en pleine forme n'étaient plus qu'amas de chair humaine, tout le monde s'enfuit à leur vue et personne ne s'inquiète des nouveaux venus.

Dans cet amas informe gît Henry Bouquet, grelottant de fièvre. Aucun signe extérieur ne le désigne. La chemise ouverte, frissonnant dans de minces pantalons de toile, sans souliers, mais les jambes vêtues de bas de soie, c'est ainsi qu'on le traîne à terre. Il a longtemps résisté à la maladie et peut juste encore écrire quelques mots, son premier et son dernier ordre du jour :

... « J'ordonne que les troupes de Sa Majesté se rassemblent sur... »

Il ne vit pas le défilé des troupes à Pensacola. Peu d'heures après son débarquement, la fièvre le domina entièrement.

Son absence remarquée, on le rechercha vainement. Dans un corps de logis attribué aux officiers des forts, il mourut inconnu après quelques jours de fièvre et de délire.

C'était le 2 septembre 1765. On l'enterra le lendemain et l'on ignore où se trouve l'emplacement de son tombeau.

Un grand incendie ayant plus tard ravagé la ville, toutes recherches ultérieures sont demeurées vaines.

Ainsi finit cette carrière, si brève et si dramatique, si pleine de périls, de difficultés d'ordre moral autant que matériel, de luttes contre l'ignorance, l'inertie, l'impéritie, la jalousie, la haine, la calomnie, l'insubordination, la révolte, la maladie, le défaut d'argent pour payer la solde de la troupe, tout cela en face du plus cruel et du plus rusé des adversaires.

Il leur opposa une bravoure et un courage à toute épreuve, un bel esprit de décision et une grande noblesse de caractère. Il fut adoré de ses soldats, aimé de ses amis, estimé de ses adversaires. La gloire venue, elle lui parut une vanité. Le repos était en vue quand la mort vint le faucher.

L'héroïsme avait été le compagnon de toute sa vie, son pain quotidien.

Son pays natal peut le saluer bien bas. Il a porté au loin le renom de la petite ville qui le vit naître, celui du Pays de Vaud, de la Suisse enfin à laquelle il était resté si attaché. Il a bien mérité de sa patrie où il est moins connu que dans son pays d'adoption.

MARGUERITE RUSSILLON

Les renseignements biographiques ci-dessus ont été tirés de l'ouvrage de M. Selig (Aarau) 1941.

Voir aussi :

AUG. BURNAND : *Henry Bouquet, le vainqueur des Peaux-Rouges de l'Ohio* (R. H. V. mars 1906 et Nos suivants.)

Journal de Rolle du 13 juin 1937 : article de M. Henri Yersin.

ABBÉ GIRARD (Fribourg 1781) : *Hist. abrégée des officiers suisses, etc...*

ARNOLD LÄTT : un article sur le même sujet publié dans la « Feuerwerker-Gesellschaft » (Zurich 1933).